

Jean-Jacques Schpoliansky,

REPÈRES

1943

Naissance à Nice, le 14 octobre.

1963

Grave accident de voiture, qui l'oblige à garder le lit pendant un an.

1965

Premier stage professionnel, chez UGC.

1969

Dirige trois salles de cinéma à Tours, avant de travailler pour le producteur Serge Silberman (Greenwich Films).

1973

Reprend la direction du Balzac le 15 février, le lendemain du décès de son père.

1974

Début des travaux au Balzac, qui perd son immense hall, mais offre à terme trois salles au lieu d'une.

1980

Fait du Balzac une salle Art et essai. Il en confie la gérance à Frédéric Mitterrand, jusqu'en 1984, et la programmation à Jean Hernandez.

1981

Mariage avec Halina, qui donnera naissance à Michel (qui porte le prénom de son grand-père), bientôt 23 ans et Wanda, 21 ans, tous deux étudiants.

1988

Persuadé qu'il faut créer des liens avec les spectateurs, commence à présenter les films en début de séance.

2005

Reçoit la Légion d'honneur des mains de Christian de Boissieu, président du Conseil d'analyse économique.



Jean-Jacques Schpoliansky. À 20 ans, un grave accident de voiture l'a empêché de mener à bien ses études. Mais sa passion pour le cinéma, inscrite dans les gènes de ses grand-père et père, est restée intacte. Pour le plus grand bonheur des générations de cinéphiles qui fréquentent son cinéma Le Balzac depuis trois quarts de siècle.

Depuis trente-trois ans, il dirige avec énergie le cinéma Le Balzac, fondé par son grand-père en 1935 à dix mètres des Champs-Élysées. Obstiné, inventif, Jean-Jacques Schpoliansky se bat au nom d'une certaine idée du cinéma, respectueuse des auteurs, ouverte sur le monde et attentive aux jeunes talents. Il veut encore croire, à l'heure du DVD, aux vertus conviviales du grand écran.

Fidèle au poste, «*huit jours sur sept*», Jean-Jacques Schpoliansky est depuis plus de trente ans l'âme du cinéma Le Balzac, rue Balzac, dans le 8^e arrondissement de Paris. À dix mètres des Champs-Élysées, nichées derrière le magasin de prestige d'une grande marque automobile, ses trois salles sont les dernières du quartier à bénéficier des labels «art et essai» et «recherche». Elles tentent vaillamment de résister, avec une programmation de belle qualité, à la concurrence d'une quarantaine d'écrans implantés sur l'avenue.

À 63 ans tout juste, assisté de sa collaboratrice Virginie Champion, «*sans qui, dit-il, je ne réaliserais pas le quart de mes projets*», le maître des lieux ne ménage pas sa peine. Chaque soir, il présente avec entrain les films qu'il programme, suscite l'échange, donne la parole aux spectateurs. On le retrouve derrière le comptoir, en train de servir des cafés. Face à l'avancée des grands complexes et à la disparition progressive des petites salles de quartier, il se veut «*complémentaire*» et «*convivial*». Débordant d'idées, n'abdiquant jamais, il multiplie depuis plusieurs années les initiatives à destination du public, entoure ses projections de dégustations ou de prestations musicales, invente des formules, décline des concepts, se prête à des partenariats – comme celui qui le lie aux Ciné-Rencontres de *La Croix* (lire encadré).

S'appuyant sur un «Club des amis du Balzac» fort de 1 200 membres, longtemps présidé par le cinéaste Jacques Deray, décédé en 2003, et comptant dans ses rangs une brochette de noms influents, il s'accroche, en dépit d'un loyer dissuasif (162 000 €

par an) et de sérieux trous d'air dans la trésorerie et la fréquentation. Pas facile de maintenir le cap dans l'un des quartiers les plus chers de la capitale, «*à deux pas d'une avenue transformée en galerie marchande, en n'ayant à vendre que de la culture*», plaisante-t-il à demi. Son envie d'en découdre est à la hauteur de sa conviction – «*Il faut maintenir des cinémas en centre-ville, assure-t-il. Il y a un public pour ça. Dans quelques années, on en redemandera*» – et d'un sens de l'entreprise reçu en héritage.

Il se retrouve un jour, pour dépanner, devant la caméra de Luis Bunuel qui tourne «Le Charme discret de la bourgeoisie» (1972). Le maestro abandonnera très vite l'idée...

C'est Jacques Schpoliansky, le grand-père paternel, qui créa Le Balzac en 1935. Né à Moscou, en Russie, il y aurait fondé un grand magasin avant de devoir quitter le pays en 1919. «*C'est en tout cas ce qu'affirme la légende familiale, confie Jean-Jacques. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il a plié bagages avec deux valises, sa femme et son fils de 12 ans, Michel, mon père. Il a transité par la Turquie, l'Allemagne et a fini par s'établir en France en 1921. Il s'est alors lancé dans l'import-export, avant de se tourner vers les salles de cinéma. C'était nouveau, ça lui a plu.*»

Dans son minuscule bureau-capharnaüm surplombant les marches de l'entrée, Jean-Jacques Schpoliansky, l'œil pétillant, exhibe un petit document à couverture cartonnée contenant la liste de

tous les films programmés depuis l'ouverture du Balzac, qui ne disposait, jusqu'en 1975, que d'un seul écran. Le premier film projeté est une comédie américaine de King Vidor, *Soir de noces* (*Wedding Night*, 1935) avec Gary Cooper dans le rôle d'un écrivain en panne d'inspiration. Quelques mois plus tard, le 30 octobre, Shirley Temple fait son apparition dans *Boucle d'Or*, d'Irving Cummings (*Curly Top*, 1935), et s'assurera la fidélité du patron du Balzac, qui programmera tous ses films suivants, ainsi que de nombreux John Ford et Franck Borzage. Mis en appétit par cette première expérience réussie, le grand-père voit grand. Il ouvre en 1939 Le Latin (situé boulevard Saint-Michel), Le Triomphe (devenu l'UGC des Champs-Élysées) et L'Auto (sur les grands boulevards). Las! En 1940, la famille, d'origine juive, est obligée de quitter Paris. Le patriarche vend en hâte Le Latin pour subvenir aux besoins des siens pendant la guerre. Les Schpoliansky s'établissent à Villeneuve-Loubet, près de Nice. Le fils, Michel, né en 1907, y rencontre sa future femme, Charlotte Goldberg, née à Munich, fille d'un Allemand qui construisit des ponts en Turquie dans l'entre-deux-guerres et finit par être nommé consul de Turquie en Bavière par Atatürk! Jean-Jacques Schpoliansky voit le jour à Nice en 1943, l'année où son grand-père décède.

La famille revient à Paris à la Libération, mais son histoire mouvementée est loin d'être termi-

Première Ciné-Rencontre de La Croix au Balzac

■ La première Ciné-Rencontre de *La Croix* aura lieu mardi 17 octobre à 20h30, autour du film *Sophie Scholl, les derniers jours* de Marc Rothemann, consacré à la résistance allemande au nazisme. La projection sera suivie d'une rencontre avec Alfred Grosser, professeur émérite des universités à Sciences-Po, animée par Jean-Claude Raspiengeas, chef du service Culture de *La Croix*.

Renseignements et réservation : info@cinemabalzac.com ou, par courrier, Cinéma Le Balzac – 1 rue Balzac – 75008 Paris. 8,50 €, tarif réduit sur réservation : 6,50 €

le 7^e art de la convivialité

née. Michel entend bien reprendre le flambeau, mais ne peut plus prétendre qu'à deux des quatre cinémas: Le Latin a été vendu, L'Auto a disparu. Restent Le Balzac et Le Triomphe, sur lesquels les Schpoliansky font valoir leurs droits au cours d'une longue procédure aboutissant devant le Conseil d'État. En 1947, enfin, l'exploitation peut reprendre. Michel obtient l'exclusivité sur les Champs-Élysées pour les films français, en combinaison avec trois autres salles. C'est le début d'une époque faste qui durera jusqu'à la fin des années 1960. Le Balzac programme *Jour de fête* (Jacques Tati, 1949), *La Ronde* (de Max Ophüls, avec Danièle Darrieux, 1950), *Casque d'or* (de Jacques Becker, avec Simone Signoret, 1951), *Les Vacances de M. Hulot* (Jacques Tati, 1952)... «À l'époque, tout le monde allait au cinéma, Le Balzac marchait très fort», raconte Jean-Jacques. Mieux que *Le Triomphe*, plutôt spécialisé dans les films américains.» Quelques années plus tard, les premières œuvres de jeunes talents prometteurs – Jean-Luc Godard, Michel Deville... – sont à l'affiche. En 1968, le cinéma accueille l'avant-première de *La Piscine*, de Jacques Deray, avec Romy Schneider et Alain Delon. Jean Marais, Claudia Cardinale, Brigitte Bardot, Philippe Noiret auront l'occasion de descendre les marches du Balzac.

Plusieurs événements viennent mettre fin à cet âge d'or. En 1969, les trois autres salles fonctionnant en synergie avec Le Balzac sont vendues par leur propriétaire. À l'époque, d'importants exploitants indépendants veulent s'unir pour tenir tête aux géants Gaumont ou Pathé. En 1971, au décès de sa mère, Michel doit vendre Le Triomphe pour régler les droits de succession. Il s'éteint en 1973, laissant à son fils une salle isolée.

Qu'à cela ne tienne! Jean-Jacques Schpoliansky, 30 ans à l'époque, reprend l'affaire de son père «la fleur au fusil». Un grave accident de voiture, à 20 ans, l'a empêché de mener ses études à bien, mais il s'est formé sur le tas, travaillant pour les cinémas UGC où il a appris les rudiments de l'exploitation de salle et de l'animation, pour la Quinzaine des réalisateurs à Cannes ou pour le producteur Serge Silberman (Greenwich Films). Régisseur adjoint du directeur de production Uly Pickardt, il se retrouve un jour, pour dépanner, devant la caméra de Luis Bunuel qui tourne *Le Charme discret de la bourgeoisie* (1972). Le maestro abandonne très vite l'idée: «C'est ce qu'on appelle, dans le jargon professionnel, une panouille», précise l'actuel directeur du Balzac. *Je n'avais qu'une phrase à dire, mais il faut bien l'avouer, j'étais affreusement mauvais!»*

«Je me suis mis à présenter les films comme cela se faisait dans les petits clubs de province, à proposer du gâteau, à faire venir des musiciens... J'étais très timide, cette expérience a été fondamentale pour moi. Elle a modifié ma façon d'être au monde.»

Désireux de développer Le Balzac, Jean-Jacques Schpoliansky décide en 1974 de réaliser d'importants travaux: en réduisant l'immense hall du cinéma et les vastes bureaux de son grand-père, il réussit à installer trois écrans au lieu d'un. La même année, il place son établissement en gérance. L'importante redevance qu'il perçoit lui permet de financer l'investissement. En 1980, profitant du départ du gérant, le jeune patron du Balzac passe à la phase deux de son projet. Souhaitant proposer au public des films «art et essai», il se rapproche de Frédéric Mitterrand, à l'époque spécialiste reconnu du 7^e art, en charge des cinémas Olympic.

La qualité des films est irréprochable, mais la trésorerie du Balzac ne suit pas. En 1984, le neveu du président s'oriente vers d'autres aventures. À la fin de la décennie, l'établissement accuse une importante dette. Jean-Jacques Schpoliansky, toujours fidèle à sa ligne «art et essai», décide alors de s'investir personnellement pour créer une atmosphère particulière qui, espère-t-il, attirera les spectateurs et créera entre eux un lien durable. «C'était en 1988, j'avais 45 ans et je n'avais jamais pris la parole en public, confie-t-il aujourd'hui. J'ai franchi le pas par nécessité, plus que par envie. Pour survivre, il faut à la fois être à l'écoute des besoins et trouver sa propre manière d'y répondre. Je me suis mis à présenter les films comme cela se faisait dans les petits clubs de province, à proposer du gâteau, à faire venir des musiciens... J'étais très timide, cette expérience a été fondamentale pour moi. Elle a modifié ma façon d'être au monde.» Énergique, très débrouillard, parfois audacieux dans sa façon d'interpeller les pouvoirs publics, il n'a cessé, depuis, de creuser le même sillon, avec un réel sens des médias et un impressionnant réseau de connaissances. «Il me semble essentiel qu'il y ait encore des endroits fédérateurs», glisse-t-il simplement, pour éclairer son obstination.

Comme tous les cinémas «art et essai», le Balzac bénéficie de l'aide de la Ville de Paris, du Centre national de la cinématographie et, exceptionnellement, de la région Île-de-France. «J'entretiens aussi d'excellentes relations avec des entreprises amies, pour qui j'organise des projections privées avec buffet ou animation», précise Jean-Jacques Schpoliansky. *Il arrive que certaines d'entre elles fassent un geste en direction du Balzac, sans pouvoir bénéficier, hélas, des avantages liés au mécénat culturel. Je ne suis ni une fondation, ni un musée, juste un cinéma.»* On peut compter sur lui pour faire avancer sa cause. Après plus de soixante-dix ans d'une histoire tumultueuse, Le Balzac en a vu d'autres.

ARNAUD SCHWARTZ

CONTREPOINT

Christian de Boissieu, économiste

«Il aime la vie, et ça se voit»

«J'estime que Jean-Jacques Schpoliansky remplit avec Le Balzac, un des piliers du cinéma art et essai à Paris, une mission d'intérêt général dans le domaine culturel. Sa programmation est exigeante et très ouverte sur les cinématographies étrangères: de l'Italie à l'Afrique en passant par Cuba, avec, par exemple, le formidable succès de *Buena Vista Social Club* (Wim Wenders, 1998). Son activité possède bien sûr une dimension commerciale, mais on sent bien que sa motivation première n'est pas

le profit. En tant que membre du «Club des amis du Balzac», j'aime beaucoup venir aux soirées qu'il organise, au cours desquelles il fait venir des metteurs en scène ou des acteurs.

Jean-Jacques Schpoliansky aime la vie, et ça se voit. Il a du recul, beaucoup d'humour, mais s'implique énormément dans tout ce qu'il fait. J'ai beaucoup d'admiration pour cet homme qui a repris le flambeau familial de si belle manière.»

RECUEILLI PAR A. S.

Coups de cœur

► Dédicace

Nous avons vraiment besoin les uns des autres !
Jean Jacques Schpoliansky

► Albert Camus

«Une citation de l'écrivain m'accompagne depuis toujours et guide mon action: "Tout ce qui dégrade la culture raccourcit les chemins qui mènent à la servitude."»



► Le chef Fernand Point

«À 13 ans, je me suis cassé la jambe juste avant de partir au ski. Puisque j'étais privé de montagne, mon père m'a emmené découvrir d'autres régions de France et m'a offert un repas dans un restaurant mythique, La Pyramide, tenu à Vienne par Fernand Point. Toute ma vie, j'ai cherché à retrouver ces saveurs.»

► Olivier Gardon

«Ce grand pianiste classique, prix Reine Élisabeth à Bruxelles en 1975, professeur au Conservatoire supérieur de Paris, est le filleul de ma tante. Je le connais depuis sa naissance. J'ai toujours aimé l'écouter. J'aime la musique en mélomane mais n'ai jamais pratiqué, à l'inverse de mes enfants qui ont étudié le piano dix ans.»

► Jeanine Roze

«La société de production qui porte son nom a inventé les concerts du dimanche matin au théâtre du Châtelet à Paris. Jusqu'à l'année dernière, j'organisais avec elle mes matinées "Pochette surprise" au Balzac. Ce rendez-vous continue à émerveiller petits et grands avec des projections de films insolites puisés dans le patrimoine cinématographique et soutenus par un accompagnement musical.»

► Le tennis de table

«À chaque fois que je pars en vacances, je cherche une table de ping-pong et quelqu'un à battre. Dès qu'un tournoi s'organise, j'en suis! Étant jeune, j'ai beaucoup pratiqué le rugby et le judo. Je continue aujourd'hui à faire un quart d'heure de gymnastique chaque matin.»

